

Lundi 10 Janvier 19h

Blow Out

Brian de Palma - 1981
VOSTF (USA) - 108'



Un ingénieur du son travaillant pour des films de « série Z » (John Travolta), remis en question par le réalisateur pour sa réutilisation d'une banque sonore répétitive et artificielle, se met en recherche de sons réalistes dont un cri de femme pour une scène de meurtre. Alors qu'il enregistre les bruits nocturnes dans un parc de la ville, une voiture tombe d'un pont à proximité, le son de cet accident se retrouve sur ses bandes, et, parce qu'il sauve la passagère de la noyade, le technicien devient protagoniste de l'intrigue sombre d'un thriller politique, non plus en train de se réaliser sur pellicule, mais en train d'avoir lieu. Ce serait en mixant le son de son film précédent que De Palma aurait conçu le projet de ce scénario qui, tout en jouant avec les stéréotypes du film de genre, traite à la fois de la question de l'assassinat politique qui le fascine depuis l'assassinat de Kennedy, mais aussi de la fabrication d'un film, de la part invisible mais primordiale du son dans la création des émotions chez le spectateur, et plus largement du rapport entre réalisme et réalité, entre ce qui se passe, et ce que la fiction en reconstruit. L'hommage à *Blow Up* d'Antonioni est rendu explicite par le titre, avec la reprise du principe de la plongée dans la matérialité d'un élément de représentation (l'image pour *Blow up*, le son pour *Blow out*) pour y trouver une trace donnant accès peut-être à une réalité autrement inatteignable. En déplaçant l'objet central de l'attention de l'image au son, ce film, saturé de références cinématographiques, ne serait-ce qu'au fameux « cri de Wilhelm » utilisé au premier ou au deuxième degré dans des centaines de films depuis sa fabrication par un ingénieur du son en 1951, dans une sorte d'hommage amoureux au cinéma qui le précède, évoque aussi *Conversation Secrète* de Coppola et la fascination pour le rapport entre les techniques d'espionnage, de manipulation et de surveillance développées dans l'Amérique de la guerre froide et la construction de la fiction par le cinéma. C'est donc avant tout de cinéma et d'émotion qu'il est question, dans cette quête désespérée et fatale d'une vérité fragile, entraperçue, mais finalement réinjectée dans le circuit de la fabrication de fiction qui la fait presque disparaître.

Mardi 18 janvier 19h

Utopie 2021

S'il est bien une chose qui semble cruciale à notre époque, c'est de creuser à nouveau des perspectives révolutionnaires, de réfléchir à la question de la Révolution, et, ce faisant, sans doute, de l'imaginer. Mais dans quelle mesure la Révolution, qui ne prend sens que réalisée, a-t-elle besoin d'un imaginaire ? S'en nourrit-elle utilement ? Déprimerait-elle de ne pas être rêvée ? Ou, au contraire, à trop en déterminer virtuellement les contours, ne

perdrat-on pas son caractère inouï, sa radicale étrangeté aux catégories, y compris imaginaires, de ce monde qu'elle vient détruire ? En tout état de cause, cet imaginaire, qu'on peut penser plus ou moins nécessaire, il existe bien des manières de contribuer à l'alimenter. L'une d'entre elles, la plus efficace sans doute, est l'utopie.

Puisque le fait d'imaginer, plus ou moins intensément, plus ou moins rationnellement, un monde entier et des relations entre les êtres humains radicalement autres, depuis ses propres fantasmes, rêveries et aspirations, a lieu finalement assez naturellement quand on souhaite la destruction et la disparition du capitalisme et de l'État, on peut faire l'hypothèse que l'utopie a plus ou moins toujours existé. L'utopie, qu'elle prenne la forme du récit, du raisonnement, d'une image, d'une musique, d'un poème ou d'un silence, peut être comprise, en quelque sorte comme la face sensible et affirmative de la négation et du refus du monde présent. Mais que reste-t-il de la négation dès lors que l'affirmation prend ainsi le dessus ?

Au XIX^{ème}, ceux que Marx et Engels ont qualifiés de « socialistes utopiques » ont justement transcrit leurs aspirations dans des perspectives politiques, liant ainsi l'utopie et la critique sociale, et luttant parfois pour faire advenir ces sociétés imaginaires qu'ils avaient mûries. Cependant, bien souvent les socialistes utopiques misaient sur une transformation du monde non par la révolution mais par la multiplication de communautés idéales (ce qui s'apparenterait de nos jours à ce qui peut être qualifié de perspective alternataviste), et bien des révolutionnaires de la seconde moitié du XIX^{ème} siècle ont critiqué cet aspect réformiste, refusant de séparer l'utopie, le rêve d'un autre monde sans État ni capital, des luttes révolutionnaires au présent. Mais un des dangers de la volonté utopique de transformer le monde par la révolution est de transformer des projections imaginaires d'une autre réalité en propositions, objectifs et programmes politiques. Ce que le XX^{ème} siècle a connu et qui peut expliquer en grande partie la disparition de l'utopie autant que des perspectives révolutionnaires, ce sont les pires justifications de mesures autoritaires au nom de l'utopie, d'un « monde à venir », au nom d'un « communisme » à construire et à imposer à la réalité présente, qui, ainsi utilisée, peut ne rien avoir de souhaitable.

Nos aspirations à l'émancipation tendent évidemment vers une révolution anti-autoritaire, où tous les individus seront (ou seraient ?) libres, sans État, argent ou travail, mais définir par avance ce à quoi devrait ressembler le monde d'après le capitalisme et l'État serait, malgré toutes les aspirations libertaires de cette utopie, foncièrement autoritaire. Elle dépasserait le stade de la rêverie, pour entrer dans celui du programme politique. Il serait, de plus, illusoire de considérer que nous avons les clés de compréhension et d'imagination suffisantes pour concevoir un monde à la hauteur de nos aspirations, alors que le capitalisme et l'État sont en permanence des freins à notre imagination et à notre pensée. La Révolution elle-même transformerait (ou transformerait ?) profondément les possibilités d'imaginer et de créer, les aspirations des uns et des autres, sans que cela ne puisse être contrôlable ou même anticipable. Le passage unilatéral de l'utopie au programme politique, de l'imagination à son application, ne fait que simplifier le rapport de transformations permanentes et réciproques entre les aspirations - aussi variées qu'il y a d'individus et qui même, sans doute, foisonnent en chacun - et la réalité sociale. En tout état de cause, le rapport entre l'imagination et la lutte a sans doute tout intérêt à être sans cesse réinterrogé.

L'utopie a donc longtemps, pour les raisons et au nom des critiques énoncées plus haut,

lesfleursarctiques.noblogs.org - lesfleursarctiques@riseup.net

le mardi 14h-17h

le lundi 19h

(voir détails à l'intérieur)

Dimanche 16h30

(à partir du 9 janvier)

Permanences

Ciné-club

Groupe de lecture

Programme

Janvier Mars 2022

Les Fleurs Arctiques
45, rue du Pré Saint-Gervais 75019 Paris
M[°] Place des fêtes (lignes 7bis et 11)

lesfleursarctiques.noblogs.org - lesfleursarctiques@riseup.net

Édito

Bonne année sous Omicron, et surtout bonne santé, pris dans la vague ascendante de la catastrophe gestionnaire en cours. La perte de contrôle sanitaire de l'épidémie étant désormais certaine, on nous abreuve de magouilles sémantiques et grammaticales pour nous faire accepter la dite « surmortalité » inévitable et nous faire croire que ce qu'il y a à éviter n'est plus la contamination mais les dommages terribles que feraient risquer la fermeture des écoles et des entreprises, et que ce qu'il y a à soigner c'est l'économie et pas nous, tout en verrouillant les moyens de contrôle et de répression nettement améliorés durant cet épisode pandémique.

La bibliothèque s'est toujours efforcée d'être précautionneuse avec ce virus, et on a toujours porté une grande attention à ne pas devenir un lieu de contamination affinitaire. Durant plusieurs périodes de pic épidémique, on a préféré reporter nos activités, non pas par adhésion aux mesures de gestion, mais parce qu'on est persuadés qu'il est possible de

2022, ça gère...

se battre contre l'État et d'éviter autant qu'on le peut la diffusion du virus. La gestion a ses raisons qui ne sont pas les nôtres, elle a confiné une fois, puis déconfiné, puis nous a contraint à travailler avec le virus sous couvre-feu. La situation actuelle, sans confinement ni restriction de déplacement ne nous semble pas plus souhaitable que celle des débuts de la pandémie : c'est toujours à nos dépendants que le pouvoir de l'État s'exerce, et ce qu'il cherche c'est l'optimisation des conditions de notre exploitation.

Alors pourquoi proposer un nouveau programme, alors que la circulation du virus est aujourd'hui exponentielle, et que nos moyens de nous en protéger sont restreints ? Tout simplement parce que si l'État cherche à toujours mieux nous exploiter et nous faire obéir, ce que nous cherchons nous c'est des perspectives pour le détruire, et nous savons que ce n'est pas depuis un extérieur illusoire que la conflictualité peut se mener. Il est maintenant clair que le capitalisme sans virus n'est plus qu'une triste utopie, et, alors qu'on passe nos journées avec le virus, dans les

transports, au travail, dans les queues des pharmacies pour se faire tester jours après jours, il serait absurde d'attendre un avenir meilleur pour poursuivre nos activités. On fera donc avec, en s'efforçant d'aérer, de trouver des FFP2 à proposer à ceux qui viennent nous voir, de faire savoir si des cas se déclarent et de prendre les dispositions nécessaires, bref, de ne pas se comporter en radicaux du libéralisme indifférents à la vie des autres, à notre petite échelle.

On propose donc plusieurs discussions publiques, un ciné-club tous les quinze jours, des groupes de lecture hebdomadaires, ainsi que des permanences où il est possible de venir nous rencontrer, emprunter des livres, se procurer les publications diverses que nous diffusons, parler de choses et d'autres. On commence le 18 janvier en invitant Léon de Mattis pour une présentation d'*Utopie 2021*, on invite aussi Nedjib Sidi Moussa le 18 février pour s'interroger sur les pistes qui s'ouvrent à nous pour résister au manichéisme. On essaiera aussi le 4 février de revenir sur l'histoire de l'antiracisme

Démontage Judiciaire

Saboter la machine judiciaire implique de comprendre comment fonctionnent ses rouages quand elle s'exerce, comment elle peaufine ses engrenages pour mieux nous broyer. Alors il nous a semblé pertinent de proposer des occasions de pratiquer ensemble des démontages, en se donnant le loisir d'accorder collectivement toute notre attention à des déconstructions aussi méticuleuses que possible d'affaires judiciaires précises, passées ou actuelles, pour mieux se préparer à affronter la justice et la répression quand nous nous retrouvons contraint de le faire.

Chaque affaire est singulière, et toutes ou presque pourront nous intéresser, qu'elles aient défrayé la chronique, marqué l'Histoire ou qu'elles participent d'un fonctionnement quotidien d'une justice toujours trop près de la vie de tout un chacun, et on espère que comprendre ces affaires spécifiques nous permettra d'en savoir plus sur le fonctionnement de l'ensemble du dispositif, et de trouver comment s'y opposer.

Concrètement, on propose un rendez-vous régulier et public (une fois par programme) pour plonger ensemble dans une affaire choisie préalablement selon les propositions ou occasions, et sur laquelle ceux et celles qui voudront le faire se seront penché en amont, à partir des documents et informations qu'on peut réunir selon les cas, pour restituer aux autres à la fois la construction de l'accusation et la stratégie de défense choisie ainsi que la manière dont elle s'est élaborée. On pourra ensuite tous discuter à partir de ces éléments, en s'inspirant des formes de prises en charge collective des défenses qui se sont développées dans les suites de mai 68, par exemple, mais sous une forme « désactualisée », hors des enjeux immédiats d'une défense réelle en cours. Pas besoin de connaissances spécifiques préalables, bien sûr, pour participer, d'autant plus que le point de vue que nous choisirons d'adopter c'est celui de tous ceux et toutes celles qui peuvent se retrouver face aux tribunaux et qui ne sont pas prêts à laisser la machine judiciaire les broyer, et pas celui des spécialistes ou relais de la justice auquel trop souvent le champ libre est laissé, parce que tout est fait pour nous conduire à le leur abandonner. Il s'agirait donc au contraire de s'habituer à ne plus désertier le champ de l'élaboration collective, et de chercher à donner un sens concret à la notion de défense collective ».

Vendredi 21 janvier 19h

Pour la première de ces séances qui aura lieu le vendredi 14 janvier, on a choisi de se pencher sur un procès de Marinus Van Der Lubbe, militant conseiller condamné à mort pour « incendie criminel couplé à une tentative de renverser le gouvernement » pour avoir incendié le Reichstag

et des tensions autour de cette question, prise entre les luttes auto organisées et autonomes et les formes multiples de récupération par l'État et par la gauche. On propose aussi le 11 mars de discuter autour de la traduction que nous publions d'un texte écrit par des anarchistes au cours des émeutes de Ferguson aux États Unis, *Another word for « White Ally » is coward*, qui nous semble porté par une intense volonté d'en découder avec l'État et tout ce qui freine la subversion. Enfin nous nous interrogerons le 25 mars sur ces nouvelles formes de militantisme entrepreneurial qui pullulent aujourd'hui et, de Extinction Rebellion à Akira, prétendent à une subversion sans auto organisation.

Que ce soit lors de ces discussions, des permanences le mardi de 14h à 17h, des groupes de lecture le dimanche à 16h30, ou des ciné-clubs, n'hésitez pas à venir, vous ne serez soumis à aucun pass militant, aucun prérequis ni aucune politesse ne sont requis à part la volonté sincère de participer à ce qui s'élabore, y compris de manière contradictoire !

à Berlin la nuit du 27 au 28 février 1933, juste après la nomination d'Hitler à la chancellerie. En plus d'une étude de l'affaire elle-même (dans laquelle ses 4 co-inculpés, tous militants du Parti communiste allemand, ont été relaxés), c'est la place historique qui a été donnée à ce procès au fil du temps et des enjeux politiques, et la manière dont il a été relu, parfois jusqu'à la manipulation, par l'Etat nazi d'abord mais aussi par les démocraties de l'après-guerre et par le Parti communiste, les uns cherchant à le réduire à un coup de folie ou à accrédiiter la thèse d'un complot des nazis eux-mêmes. Nous chercherons donc à comprendre comment la « vérité judiciaire » s'est construite et comment elle a été déformée et transformée au gré des besoins politiques et idéologiques des uns ou des autres, toujours dans la perspective de vider l'acte de son sens et de sa portée subversive.

Vendredi 18 mars 19h

Ce vendredi 18 mars, nous nous intéresserons aux procès staliniens, en nous attardant particulièrement sur les procès de Moscou entre 1936 et 1938 (où l'étonnante redondance et ressemblance entre tous les procès - à chaque fois fondés sur des accusations historiques aberrantes, sur des silences et des mystères complets quant à la procédure, et sur une étrange fusion entre l'accusé et l'accusateur - invite à réfléchir à la mise en scène d'une procédure judiciaire dans son ensemble, c'est-à-dire au rôle politique et historique de ces procès dans un Etat totalitaire basé sur le mensonge d'être la continuation de la révolution de 1917. Comment est-ce qu'un Etat avec des moyens répressifs gigantesques fabrique-t-il de bout en bout des « vérités judiciaires » retransmises internationalement à tous les Partis communistes à l'Est comme à l'Ouest qui annoncent à leurs tours les conclusions du tribunal devenant des « vérités historiques » - à la manière de l'éternel torchon L'Humanité qui, jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'en 1953 avec l'ultime procès stalinien, s'attache en première page à la redite des sentences les plus illogiques ? Nous nous intéresserons justement à la dernière affaire judiciaire stalinienne (abandonnée 2 mois après la mort du dirigeant) : celle du dit « complot des blouses blanches ». Neuf médecins soviétiques sont accusés d'avoir assassiné deux dirigeants soviétiques et de planifier d'en assassiner d'autres. Dans cette affaire, le complotisme occupe comme toujours en URSS une place de choix, lié en particulier au fait que la majorité de ces médecins étaient juifs et que l'antisémitisme était le principal moteur de cette théorie du complot.

On pourra voir dans cette affaire que la « vérité judiciaire » construite pour des besoins politiques se nourrit des pire haines et peurs de l'époque dans laquelle elle se construit.

disparu des textes révolutionnaires, et a plus souvent servi de support, ces dernières années, à des tendances gauchistes, alternos et social-démocrates. Au XX^{ème} siècle, l'idée révolutionnaire était si présente dans les esprits, dans l'imaginaire collectif, elle paraissait si tangible, que l'utopie, le fait de mettre par écrit ses espoirs d'un autre monde, n'était absolument pas une évidence, et peut être à raison. C'est en cela qu'Utopie 2021 est un texte important, il paraît dans un contexte où l'imaginaire de la Révolution s'est effritée, où celle-ci ne paraît plus possible, et ce même pour une partie des aires subversives.

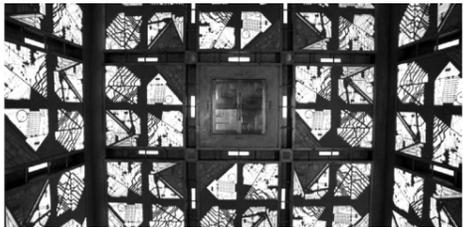
Mais *Utopie 2021* ne développe pas seulement une utopie : ce livre, composé en trois parties qui se répondent, réfléchit au processus révolutionnaire et se demande comment est-ce qu'une subversion globale de l'existant serait possible ; et aux possibilités d'interventions des révolutionnaires à partir de la situation actuelle.

On propose donc une présentation et une discussion autour de ces thématiques, de l'Utopie, de l'intervention, de la Révolution et de son imaginaire, à partir d'*Utopie 2021*, et en présence de Léon de Mattis.

Lundi 24 janvier 19h

Cube

**Vincenzo Natali – 1997
VOSTF (USA) – 90'**



Six personnes, jusqu'alors inconnues les unes des autres, se retrouvent enfermées dans un étrange labyrinthe en trois dimensions : une suite de cubes ayant chacun six ouvertures, une à chaque face. Tout l'enjeu sera pour eux de trouver le chemin vers la sortie en naviguant à tâtons dans ce dédale de pièces cubiques dont certaines se révèlent être des pièges mortels.

Nous les suivrons à travers leur parcours et leurs crises, de panique comme de paranoïa, chercher désespérément la sortie et le sens de ce voyage dans cet espace, métaphore de notre monde.

Le questionnement – présent tout au long du film – autour de la raison d'être de ce lieu nous amène à une réflexion autour du projet capitaliste et du sens des dispositifs qu'il produit.

Vendredi 4 février 19h

Histoire de l'antiracisme, entre luttes révolutionnaires et récupération

Si on peut, sans trop s'avancer, affirmer que le racisme est un fléau très ancien, le fait d'affirmer explicitement qu'on s'oppose au racisme à travers le terme « anti-racisme » est plutôt récent. Ce n'est que depuis la deuxième moitié du XX^{ème} siècle qu'on se dit « anti-raciste ». Dans le contexte français, la lutte contre le racisme est inséparable des politiques migratoires et des configurations coloniales. Dans les années 50, l'État français fait immigrer en masse des ressortissants de ses colonies d'Afrique du nord, dans le seul but d'exploiter une main d'œuvre dont la résistance est rendue difficile par une précarité extrême, une répression meurtrière et le désintérêt voir l'instrumentalisation de la part des représentants auto-déclarés des luttes d'indépendances nationales. A partir des années 70, plusieurs drames vont se retrouver médiatisés et mettre en lumière les différents problèmes auxquels la plupart des immigrés sont alors confrontés au quotidien, tels que l'incendie

à Aubervilliers d'un bâtiment insalubre dans lequel 5 immigrés trouvent la mort, et plusieurs meurtres qui commencent à être qualifiés de « racistes » dans les cités de la banlieue parisienne au début des années 80. Le basculement vers une politique « d'immigration zéro » et la mise en place du regroupement familial à la même période font alors émerger la question de l'intégration de populations jusqu'ici tenues à l'écart.

Du côté des luttes, alors que le communisme de Parti et de syndicats reste centré sur la figure de l'ouvrier national (le Parti Communiste Français n'hésitant pas à affirmer des positions franchement racistes), les années 70 vont voir émerger différents collectifs de lutte plus ou moins auto-organisés, que ce soit sur les questions du travail, du logement, et plus tardivement, des papiers, qui vont s'opposer à cette figure mythologisée, et vont contraindre la gauche à se positionner sur la question.

Va émerger de cette transformation de la gauche, entre autres, une conception paternaliste de l'antiracisme, qui s'oppose moralement au racisme tout en défendant une conception de l'intégration qui va avec la validation du tri des migrants, à la fois de la part de l'État et chez ses relais dans les luttes elles-mêmes (de Rocard avec son fameux « La France ne peut pas accueillir toute la misère du monde » à SOS Racisme, officine initiée par le PS à l'issue de la marche des beurs en 1983).

Depuis, l'antiracisme moral de la gauche continue à s'affronter de fait avec les formes de luttes concrètes autour des questions migratoires (travail, logement, contrôle et répression du séjour irrégulier aux frontières et à l'intérieur du territoire, enfermement administratif...)

Ces questions se polarisent avec la montée d'un racisme assumé à droite (« le bruit et l'odeur » de Chirac...) et à l'extrême droite qui poursuivent les représentations coloniales d'une infériorité raciale qui justifierait la domination et l'exploitation d'une main d'œuvre immigrée dont on a, en même temps, ouvertement besoin.

Cette thématique traverse de fait les luttes sur le logement, les conditions de travail et les droits sociaux (comme par exemple les luttes autour des foyers Sonacotra dans les années 70, des régularisations en 1981, de luttes de sans-papier en 1996) qui luttent de fait sur la question du racisme sans nécessairement en faire leur sujet central – ce qui est plutôt réservé aux récupérateurs, qui ont tout intérêt à placer au centre de leurs perspectives un simple changement de mentalité, en lieu et place d'un changement radical des rapports sociaux. A l'inverse, les conditions produites par les formes de politiques d'intégration mise en place depuis les années 1970 ont permis l'émergence d'un antiracisme aux revendications bourgeoises et racialistes (représentation politique et médiatique, reconnaissances officielle, réformisme sécuritaire) qui instrumentalise notamment la question policière tout en se désintéressant de la question migratoire.

Nous nous demanderons que faire de cette histoire des luttes, de ce qui les a traversés, des contradictions qui s'y sont exprimées, alors que le racisme est toujours là, et se retrouve même à polariser les débats de la période électorale, qu'il sert toujours d'appui aux politiques xénophobes, alors qu'une nouvelle proposition d'« antiracisme politique », fondé sur la validation du concept de race, affirme s'opposer à l'antiracisme moral de la gauche, et que la crise migratoire s'approfondit, ainsi que les tentatives désespérées pour échapper au contrôle, à l'enclavement et au tri des migrants aux portes de l'Europe (voire à l'utilisation comme monnaie d'échange diplomatique...).

Il est clair que, aujourd'hui comme par le passé, lutter contre les racistes et contre le racisme est vital et qu'aucune perspective émanicipatrice ne peut se désintéresser des questions liées aux migrations et aux frontières. Il est donc particulièrement nécessaire de réfléchir ensemble à la manière dont on peut et veut lutter sur ces questions.

Lundi 7 février 19h

A serious man

**Ethan & Joel Coen – 2009
VOSTF (USA) – 106'**



Avec ce film, les frères Coen poursuivent leur exploration satirique de l'absurdité camusienne et nihiliste, après notamment *The Barber*. Larry Gopnik a une vie de merde, le confort relatif de la classe moyenne pavillonnaire américaine n'y peut rien. Ce protagoniste cherche des réponses, il n'en trouve pas, même auprès des rabbins. Quel est le sens de la vie et de l'existence ? N'a-t-elle de sens que parce qu'on lui en donne ? Existe-t-il un autre remède que l'humour et le renoncement ? Sont-ce bien, d'ailleurs, des remèdes ? Voilà une belle occasion d'aborder la question métaphysique avec un mauvais esprit salutaire.

Lundi 14 février 19h

Décodeur

**Musha – 1984
VOSTF (Allemagne de l'ouest) – 87'**



Berlin, début des années 80, un marginal, compositeur de musique industrielle créé sa musique à partir des sons de la ville qu'il enregistre à l'aide de son enregistreur à cassette. Il va découvrir par hasard que la muzak est utilisée pour maintenir la paix sociale et va alors tenter de trouver les sons qui briseront la normalité.

Photographie néon cyberpunk, musique industrielle, groupes d'extrême-gauche organisés en cellules ou encore alternativisme, tout dans ce film rappelle l'Allemagne contre culture des années 80. Mais bien plus que ça, il est une tentative de mettre en image et en bande son les questionnements et expérimentations de la scène industrielle de l'époque que ce soit l'utilisation du cut-up ou la recherche du son des vies sacrifiées à la machine et du son de l'émeute, et plus généralement des thématiques déjà abordées dans des ciné-clubs précédant à savoir l'opposition entre musique composée et musique concrète et les liens entre art et révolution.

Vendredi 18 février 19h

Peut-on résister au manichéisme ?

Discussion en présence de Nedjib Sidi Moussa, écrivain de La Fabrique du Musulman. Essai sur la professionnalisation et la racialisation de la question sociale, Paris, Libertalia, 2017 et dernièrement Dissidences algériennes. Une anthologie, de l'indépendance au hirak, Toulouse, Les éditions de l'Asymétrie, 2021

Lundi 7 mars 19h

Sound of metal

**Darius Marder – 2019
VOSTF (USA) – 120'**



Un couple de musiciens vit en itinérance à travers les États-Unis, allant de concert en concert avec leur groupe de métal. Le batteur, à la suite de violents acouphènes, perd brutalement l'ouïe. Le film nous invite alors à plonger complètement dans le monde sensoriel de Ruben, qui doit faire face à ce bouleversement perceptif et à la fin probable d'une partie de sa vie. Nous le suivons aussi dans sa quête, découvrant ce qui entoure la surdité, les médecins, les implants, les autres sourds, etc. A la suite d'un film documentaire projeté lors du programme précédent, *Ces sourds qui ne veulent pas entendre*, sur la question des implants cochléaires (qui cherchent à restituer l'ouïe pour les sourds), on projette cette fois une fiction sur le même thème autour de laquelle nous vous invitons discuter ensemble pour poursuivre les réflexions engagées. Mais, quand bien même l'intrigue du film se structure effectivement autour de la surdité inattendue du personnage principal et autour de la question des implants qui va occuper une place assez importante, on ne saurait le résumer à cet unique sujet, dans la mesure où ce film ne cherche pas à être représentatif d'une situation générale sur ces questions, ce qui ne veut pas dire qu'il n'y a rien à en dire. Rendez-vous donc à la bibliothèque des Fleurs Arctiques le lundi 7 mars à 19h.

Vendredi 11 mars 19h

Discussion à propos du texte Another word for « White Ally » is coward

Nous vous proposons de discuter ensemble sur la base du texte *Another word for « White Ally » is coward*, texte qui a été écrit en 2015, peu de temps après le début des émeutes de Ferguson par « a few of the many anarchists in St. Louis », et qui a été traduit par nos soins en 2020 à l'origine pour le quatrième numéro des *Feuilles Antarctique* constitué autour du thème de l'émeute, et que nous rééditons pour l'occasion sous forme de brochure.

Écrit depuis l'intérieur du contexte émeutier, ce texte virulent et salutaire revient sur les dynamiques de prise de pouvoir inhérentes aux mouvements sociaux, et à la séparation des rôles des uns et des autres dans la confrontation face à l'État, notamment au moment de l'émeute. Ces rôles peuvent être de diverses natures, ils peuvent être « techniques » (ceux qui tiennent la banderole, ceux qui cassent, ceux qui soignent...) mais aussi, et c'est surtout ce point là que le texte développe, ils peuvent être définis sur la base de l'identité des participants et d'une assignation à qui serait *concerné* et qui, ne l'étant pas, devrait s'en tenir à soutenir, *s'allier*, sans aucune autonomie d'analyse, d'action ou de réaction, aux *premiers concernés*, alors qu'il est déjà même illusoire de penser que ces mêmes *premiers concernés* parlent d'une seule voix et qu'il est même clairement paternaliste de croire qu'en tant que tels, il seraient forcément tous d'accords entre eux sur ce qu'il faut faire face au sort qu'ils ont en commun.

Si une impression de consensus entoure aujourd'hui les termes « d'alliés » et de « premiers concernés », ce texte, très concret et écrit par des personnes baignant au départ dans ces catégories,

semble utile pour soulever certains aspects de ce que la représentation du monde et des luttes qu'ils charrient peuvent avoir de délétère, et de rappeler que d'autres manières de lutter avec d'autres existent, ont existé, sont imaginables, d'autres manières d'être solidaires, peut-être moins paternalistes, assignantes que ces dernières, qui sont finalement très propices à des formes d'autorité circulant entre les uns et les autres, et en contradiction avec toute perspective d'organisation. A partir de ce texte, mais aussi d'exemples de luttes présentes ou passées, on pourra se demander comment les différentes entités qui interviennent, de manière plus ou moins auto-organisées et autonomes, dans une lutte ou un moment de conflictualité peuvent se côtoyer, se rencontrer, éventuellement s'opposer dans des tensions saluaires et propices au dépassement des catégories préexistantes.

Nous espérons que la portée critique de ce texte saura inviter au moins au débat, y compris contradictoire, sur des questions qui ont tout intérêt à rester ouvertes et non pas à être refermées par des termes finalement très abstraits et idéologiques, qui prétendent clore ce qui ne peut se réfléchir utilement que dans les pratiques de luttes, et en tenant compte d'une complexité réelle indéniable.

Lundi 21 mars 19h

The end of the fucking world Charlie Covell – 2017
VOSTF (Angleterre) – 168'



The end of the fucking world narre l'histoire de deux adolescents, emprisonné dans leur vie de famille pourrie. James a un père alcoolique, sa mère est morte. Il est socialement isolé, germe des délires de meurtres et exerce avec sadisme diverses tortures sur des animaux et des insectes. Alyssa vit dans une famille tout autant dénuée d'amour, sa mère et son beau père sont bien insérés dans le monde et n'ont que faire de leur fille un peu trop turbulente à leurs yeux. Ces deux adolescents vont se rencontrer et ensemble décider de fuir en volant la voiture de leur parent, James projetant de tuer Alyssa durant cette escapade. Cette série courte est construite comme un road-movie. Nos deux personnages vont fuir leur quotidien maussade et le glauque de leurs familles avec comme objectif un « chez le père d'Alyssa qu'ils fantasment comme un adulte bienveillant, qui sera protecteur, aimant et saura les comprendre. Comme une fable tragiques, des péripéties morbides comme réjouissantes vont alors s'enchaîner et les faire mûrir, confronter aux adultes et à un monde qui ne comprend pas et n'accepte pas cette fuite vers la liberté qui va profondément transformer Alyssa et James.

Vendredi 25 mars 19h

Tetsuo aurait-il voté Akira ?

Le coup de communication récent porté par le groupe politique Akira (débutant sur une annonce volontairement douteuse – oscillant entre la possibilité sérieuse et la blague – de candidature masquée aux élections présidentielles de 2022 et créant une plateforme téléphonique et informatique pour «rejoindre la révolution» à coups de formulaires examinés par de probables managers qui peuvent par la suite inviter les recrues à être formées...et à récolter des jouets pour Noël) n'a évidemment rien à faire dans l'histoire révolutionnaire. Nous pensons cependant que les révolutionnaires ont à réfléchir

aux propositions politiques qui n'empruntent à la révolution que le nom et le potentiel de séduction.

Alors, qu'à l'avenir Akira vote pour Akira ou non, que Akira soit au final un flop total concernant trente personnes, ou une structure qui pèse dans la tentative de recomposition de la gauche en brassant de plus en plus de recrues sélectionnées, cela nul ne peut le savoir pour l'instant, mais, par contre, ce à quoi nous pouvons réfléchir dès à présent afin de forger des outils de critique révolutionnaire aujourd'hui nécessaires, c'est que Akira, qui s'organise de manière relativement semblable aux militants écologistes de Extinction Rebellion, partage avec ces derniers quelque chose que la révolution abhorre mais ne doit pas cesser de comprendre pour mieux le combattre : le Parti, sous sa forme XXI^{ème} siècle renouvelée.

Le Parti politique, qu'il soit bourgeois et parlementaire ou qu'il ait voulu organiser la révolution sous sa forme bolchévique, tient sa structure de l'organisation militaire, sous une forme plus ou moins ouvertement paramilitaire selon les contextes et les objectifs qu'il se donne : une hiérarchie, avec tout en haut un chef entouré des membres aguerris de son Etat-major, se dotant des moyens et du pouvoir d'organiser une large brassée d'exécutants – les militants du Parti. Les critiques de l'autorité, de la hiérarchie et par conséquent de la forme Parti qui ont essaimé au cours du XX^{ème} siècle et qui ont été assez largement partagées et diffusées en mai 1968 et dans les années qui ont suivi, a forcé la plupart des Partis politiques toujours avides de se mettre au goût du jour à se réformer. Aucun Parti constitué autour d'un chef et d'un Etat-major ne saurait séduire grand monde de nos jours. L'Armée même, avec ses campagnes de publicité et son retour dans la vie quotidienne des lycéens avec le Service National Universel bientôt obligatoire, joue le jeu de la forme «individualisée» où chaque paire de bras est soit-disant choyée selon sa subjectivité et ses préférences, où la hiérarchie se présente plus sous sa forme démocratique et entrepreneurial (tout le monde a en théorie le droit de se fliquer et de se dénoncer, notamment) que sous sa forme traditionnelle militaire. Alors, dans l'Armée française, dans Akira, dans Extinction Rebellion comme dans En Marche, un petit air de start up rajeunit et veut séduire. Armé du pouvoir de la communication, par des standards téléphoniques, des plateformes internet, les appelistes et Extinction Rebellion se dotent des moyens d'entreprise, faisant du marketing de la lutte en invitant ceux qui se sont inscrits à des formations et des événements adaptés à leur profil de militant. Nous souhaiterions en partie réfléchir à ces nouvelles formes d'organisations autoritaires, surtout quand elles se présentent comme radicales. C'est une façon de poursuivre notamment la réflexion ouverte sur le léninisme et sur ses survivances dans le précédent programme, cette fois-ci par-rapport au contexte des élections présidentielles propice au renouvellement de tous les Partis...

Mais aussi, les militants d'Akira citant le Comité Invisible comme principale source théorique (qui par ailleurs avait déjà tenté une «campagne-révolutionnaire» avec le fameux (?) : «2017 n'aura pas lieu»), nous pourrions poursuivre une critique de l'Appel, en cherchant à penser en quoi est-ce que cela n'est pas anodin que la théorie avant-gardiste de ce texte accouche aujourd'hui du marketing Akira qui joue, par ailleurs, sur une esthétisation de la révolte et un imaginaire «pop-culture». Des costumes singeant ceux de Matrix jusqu'au nom : Akira, tout est fait pour jouer sur une représentation de la révolte en proposant un léninisme mixé à des cours d'école de commerce. Retracer cette généalogie (de l'Appel à Akira), replacer Akira dans un contexte historique et militant, c'est justement refuser ce que la perspective appeliste produit : l'effacement de l'histoire révolutionnaire. A une heure où il est crucial de réaffirmer des positions révolutionnaires, de penser et repenser la révolution à partir d'hier et de maintenant, lui redonner du sens, combattre toute récupération léniniste et marketing surfant sur la perte de vitesse de celle-ci durant ces dernières années semble vital, de Monoprix à Akira. Cette discussion sera donc l'occasion de réinterroger encore une fois notre héritage révolutionnaire, intrinsèquement lié à l'histoire des révoltes contre le léninisme et l'avant-garde.